



TOUS LES
VENDREDIS

Ciné-Mondial

l'hebdomadaire du Cinéma

N° 10. — 10 OCTOBRE 1941.

4^F



LOUISE ULLRICH, la
belle interprète de
La folle Imposture,
vient d'obtenir à Venise
la médaille d'or de la
meilleure actrice.

(Photo Tobis)

HISTOIRE DE RIRE

ROBERT. — Où irons-nous ce soir ?
 JANINE. — Où tu voudras, mon chéri !
 ROBERT. — Oh ! tu es de bonne humeur, Janine !
 JANINE. — Pourquoi ?
 ROBERT. — Parce que tu me laisses le choix.
 JANINE. — Profite de la victoire en te décidant.
 ROBERT. — C'est que je ne sais pas, j'ai si peu l'habitude de m'en remettre à mes préférences.
 JANINE. — Tu me cherches querelle, Robert ?
 ROBERT. — Oh non ! plutôt dire n'importe quoi !
 JANINE. — N'importe quoi ! Tu vois comme tu es d'accord que je te cède !
 ROBERT. — J'ai dit n'importe quoi... comme j'aurais indiqué un autre endroit.
 JANINE. — Mais tu ne sais toujours pas où nous irons ?
 ROBERT. — Heu... Normandie ?
 JANINE. — Pourquoi Normandie ?
 ROBERT. — Parce que c'est le plus grand cinéma... On verra plus de monde !
 JANINE. — Et qu'est-ce qu'on joue à ton Normandie ?
 ROBERT. — A ton Normandie ?... Il n'y a qu'à prendre le journal !
 JANINE. — Et le métro...
 ROBERT. — Ma petite Janine, quel esprit !...
 JANINE. — Avec toi, je n'ai pas à me forcer.
 ROBERT. (consultant un journal). — Attends... Attends... Normandie... Nous y voici : « Le dernier des Six ».
 JANINE. — Qu'est-ce que c'est que le dernier des six ?
 ROBERT. — Un film sportif probablement... rapport aux Six jours... Le dernier des six... Un coureur qui n'aura pas eu de veine !
 JANINE. — Et voilà ! Tu ne te mets pas en peine d'imagination. Quelle est la vedette ?
 ROBERT. — Toto Grassin, sans doute.
 JANINE. — Mon pauvre ami, tu n'y es pas... Le dernier des six est extrait d'un roman policier... c'est le dernier qui reste sur cinq hommes morts... On cherche le coupable !
 ROBERT. — Tu connais tes classiques !
 JANINE. — J'ai lu le roman.
 ROBERT. — Alors qui a tiré, selon toi ?
 JANINE. — Un des six, parbleu !
 ROBERT. — Quelle logique... L'Impérial, on joue « Le Diamant Noir ».
 JANINE. — Je n'aime que les pierres blanches.
 ROBERT. — Tu as des goûts coûteux, mon petit bijou... (Lisant) « Au Moulin-Rouge », « Premier rendez-vous... Un beau titre... Tu te souviens, Janine, de notre premier rendez-vous ? Il pleuvait... Je t'attendais...
 JANINE. — Et moi j'attendais toujours !
 ROBERT. (reprenant sa lecture) « Premier Bal »... Tu te rappelles notre premier bal ? C'était chez les Léger... Tu étais jeune.
 JANINE. — Merci !
 ROBERT. — Enfin, je veux dire plus enfant ! Quant à moi, je bondissais tel un sylphe... Je t'ai dit...
 JANINE. (raillieuse). — Je te jette un « sylphe » !
 ROBERT. — Mais non, que tu es bête, je t'ai dit : « Mademoiselle, me ferez-vous la grâce de prendre une orangeade ? »
 JANINE. — A la faveur des programmes, est-ce que tu vas passer tous tes souvenirs en revue ?
 ROBERT. — Ces souvenirs, ce sont les tiens aussi.
 JANINE. — Mais ce soir, je préfère ceux des autres... ce ne sont que des rêves encreux... Alors, tu te décides ?
 ROBERT. (lisant). — « L'Acrobate », « La Fille du Poussier », « Le Président Kruger ».
 JANINE. — C'est un défilé !
 ROBERT. — Mais c'est pour toi. Car il faut que je te fasse un aveu : je n'aime pas le cinéma... Ça m'endort !
 JANINE. (changeant de ton). — Alors c'est pour dormir que j'ai trouvé dans ta poche ces deux places ?
 ROBERT. — Mon Dieu... heu... simple distraction !
 JANINE. — Distraction à deux en tout cas !
 ROBERT. — Que vas-tu supposer ?
 JANINE. — Je n'ai pas à supposer, puisque je possède la preuve.
 ROBERT. — Tu es aussi perspicace que Pierre Fresnay dans « Le dernier des six ».
 JANINE. — Ah ! c'était donc « Le dernier des six » ?
 ROBERT. — Oui...
 JANINE. — Et tu as eu l'audace de me faire raconter l'histoire... Mais tu vas prétendre que tu n'as rien vu...
 ROBERT. — Je n'ai rien vu, je te l'affirme... Je ne sais pas qui a tué, je te le jure !
 JANINE. — C'est pire qu'un aveu. Tu ne sais pas qui a tué ? Eh bien, moi je te dis que c'est toi... Tu viens de tuer notre amour... Adieu...
 (Elle sort en claquant la porte.)
 ROBERT. (seul). — Janine ! Janine ! ne me laisse pas ainsi... Je préfère tout l'avouer... D'ailleurs, la solution est dans ce programme... Sur le boulevard, j'ai rencontré « Une fille d'Eve », « Face au Destin », « Premier rendez-vous », « La chair est faible », « Sans lendemain », « Histoire de rire », tu comprends ! (Prenant le téléphone) Et voilà ! Allé ! Janine... Allé ! Janine... reviens vite !

SAINT-JEAN.

Notre Concours DES 7 JEUNES FILLES



Mon dieu ! Déjà à moi, pense M^{lle} Pierreu.

" PERPLEXITÉS... "

Le Concours des Sept Jeunes Filles, justement parce qu'il a dépassé toutes les espérances, ne va pas manquer d'en léser beaucoup d'autres.
 Quel que soit le résultat, en effet, nous avons reçu plusieurs milliers de lettres de candidates, et nous ne disposons que de sept rôles !
 Les proportions ne sont même pas celles d'un billet de la Loterie Nationale, puisqu'il y a au moins un gagnant sur dix numéros.
 Or ici, il y aura une lauréate pour mille compétitrices.
 Avez-vous réfléchi à ce que représente une unité sur une foule de mille personnes ?
 À qui la faute ?
 Non pas à nous, certes, qui allons tout de même permettre finalement à sept inconnues de tracer leur sillon étoilé, mais la faute (s'il y a faute) incombe à toutes les avidités qui se tendent vers l'écran, comme pour une prière, de partout à la fois, de Paris comme de chaque province de France.
 On pense bien que dans un tel concours, nous avons eu à cœur de juger en toute loyauté, refusant absolument de céder aux pressions qui ne manquent pas de se produire infailliblement, mais que ne nous pardonnerait pas, par la suite, l'écran, ce miroir grossissant, ce miroir impitoyable.
 On peut nous objecter : « Comment, d'un simple coup d'œil, pouvez-vous discriminer, n'ayant en votre possession que des documents photographiques dont certains ne sont que des épreuves hâtives, malhabiles, insuffisantes ? »
 C'est pourquoi nous avons pris un soin si minutieux à composer notre jury.
 Pendant des heures, nous voulons dire pendant des journées, nous avons passé au crible une à une chaque candidature, la discutant, ne l'abandonnant pas au hasard, et n'opérant, en fin de compte, notre sélection qu'avec une très grande circonspection.
 Nous ne disons pas que nous avons fait parfaitement.
 La perfection est surhumaine ; et on ne l'atteint pas quand il s'agit de départager une majorité de débutantes qui sont trop enclines elles-mêmes à ne juger le cinéma que par les avantages qu'il offre et non par les qualités contradictoires qu'il exige d'emblée.
 Je me réserve de répondre plus intimement dans quelques jours aux lettres qui accompagnent presque toujours les photographies ; réponses qui s'adresseront à la fois à un grand nombre de candidates, car il y a moins de personnalité que chacune ne le pense dans ces écrits, où toutes croient avoir exprimé ce qui leur a semblé le plus secret d'elles-mêmes. C'est qu'aucune, en effet, ne consent à s'oublier au profit des autres, des milliers d'autres, s'imaginant déjà, par anticipation, vedette consacrée, ombilic de l'écran.
 Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est notre équité, parce qu'il faut, avant tout, que le film des Sept Jeunes Filles ait le maximum de chances pour vous plaire quand il passera sur les écrans.
 Pour le reste, je m'avoue plus accablé que le berger Paris, quand trois déesses fondirent sur lui, du plus



Un groupe de candidates : M^{lles} Fleury, Laurence, Dubreuil, Navachine, Pierreu.

LE CONCOURS VU PAR UNE CANDIDATE

Maintenant que les dés sont jetés, bien des cœurs se sentent plus tranquilles, n'est-ce pas ? et on se résigne à l'attente quand il n'y a pas autre chose à faire. Cependant, rappelez-vous comme c'était différent. Il y a quelques jours, ou, plus exactement, le vendredi 26 septembre. Il faisait un temps splendide ; toute la capitale errait sur les Champs-Élysées et le spectacle de ces élégances dans ce cadre de fin d'été avait quelque chose de particulièrement attirant. Que de jeunes filles passaient néanmoins le long des murs sans lever le nez. C'est qu'elles allaient toutes essayer de participer au concours de « Ciné-Mondial ». C'était le dernier jour et leurs hésitations n'avaient été vaincues que de justesse. Il leur restait au fond d'elles-mêmes un petit « à quoi bon ? » alternant avec un gros « sait-on jamais ? » qui leur était tout esprit d'observation. Elles allaient concourir : elles ne pouvaient penser qu'à cela. Elles n'avaient en tête que le nom du magicien metteur en scène qui les sortirait de l'ombre ou les y laisserait.
 Aujourd'hui, il ne s'agit plus que de guetter la parution des résultats. Les élues, ingrates envers leur passé, oublieront vite les angoisses qu'elles connurent en ce jour de septembre pour ne plus songer qu'à la gloire qui les attend, gloire éphémère ? ou durable ? de clocher ? ou mondiale ? Qu'importe ! gloire tout de même.
 Claude VILLIERS.

(Photos N. de Margoli.)

Deux Jumelles : Seront-elles Mimi et Coco ?



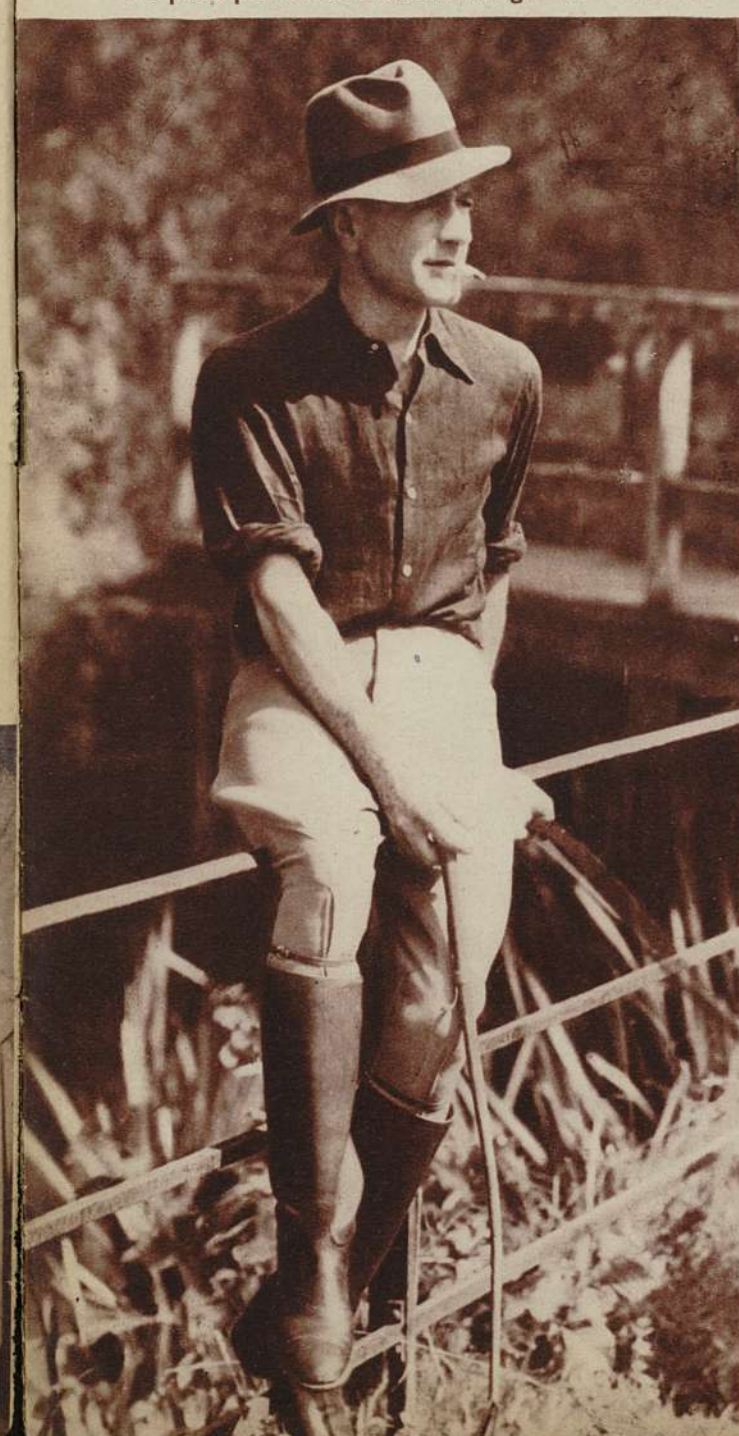
Une concurrente s'évanouit.



" Histoire de rire " pourrait s'intituler " Histoire de fumer "

C'EST un des privilèges de l'aventure de ne pas connaître les restrictions ; mais avant d'être spiritualisé par l'écran, un rêve cinématographique a besoin d'abord de recevoir sa forme matérielle au studio.
 Alors, l'image, dont c'est ensuite le don de pouvoir nous projeter dans le temps sans souci des contraintes présentes, est cependant, quand on la crée, sujette aux nécessités immédiates. C'est ainsi qu'une histoire racontée à l'écran, pour conserver son climat, doit négliger notre cycle restrictif et provisoire, se rir de nos privations et faire comme si tout se rencontrait à profusion : victuailles, vêtements et jusqu'à cet accessoire indispensable à la vie moderne, dont Pierre Louys a fait la seule volupté nouvelle depuis que les civilisations existent, je veux dire la cigarette...
 Pas de fumée sans feu, pas de film sans fumée, pourrait-on dire, en dénombrant les films que l'on vient de tourner ou qui sont encore en voie de réalisation, où l'on a employé cette petite déesse fluide aux voiles transparentes et à l'arôme de chair blonde ou brune.
 Dans Histoire de rire comme dans Le Pavillon brûle, on a « grillé » la cigarette. Le cigare était fort en vogue au temps de Mam'zelle Bonaparte. Quant à Mam'zelle Danielle Darrieux, ce fut dans Caprices comme si ses lèvres étaient devenues ce beau fruit de cendres dont parlent les légendes, tant les

Dans « Le Briseur de chaînes », Pierre Fresnay ne peut pas attendre sans en griller « une »...



Ici l'on fume

par Pierre HEUZÉ.



Édith Piaf et Henri Vidal dans une scène enfumée de « Montmartre-sur-Seine » que La-combe vient de terminer.

fumées de cigarettes y moururent en arabesques. La partie de bridge du Valet Maître a des silences qui sont pailletés de points d'or. Montmartre-sur-Seine est plein de tabac et dans Ici l'on pêche, Jean Tranchant n'échappe pas non plus à la toute-puissance de cette distraction. Dans le nouveau code, les enfants qui ont moins de 18 ans n'ont pas droit de se piquer les yeux ni d'avaler la fumée, et pourtant, dans Nous les gosses, les moins de 15 ans, pour la vérité de l'aventure, fument comme des petits hommes.
 Nous pourrions multiplier ces exemples qui prouvent surabondamment qu'en dépit des ordres catégoriques Défense de fumer, il y a des nécessités impérieuses qui exigent la cigarette, tirée à pleines bouffées sur les plateaux des studios.
 Mais comment concilier avec la carte de tabac les intempérances, d'ailleurs plus visuelles que véritables, de toutes ces cigarettes allumées à la fois sous les projecteurs ? C'est là qu'intervient un service tout spécialement créé au Comité du Film, qu'animait, avec la compétence et le dévouement que l'on sait, M. Ploquin et M. Buron. Chaque fois qu'un producteur, pour les besoins d'un de ses films, réclamait une ration supplémentaire

de cigarettes, le cas est envisagé à la fois avec bienveillance mais avec une rigoureuse comptabilité. La liste des artistes qui ont à consommer de la fumée est établie ainsi que le nombre des scènes, sans omettre leur répétition, où le bienheureux péteur est indispensable pour créer l'illusion sur l'écran...
 Il y a d'ailleurs de petits trucs inoffensifs. C'est ainsi que dans Le Valet Maître, lors d'une grande soirée, chaque figurant eut droit à une cigarette... Comme on tourna toute l'après-midi, l'ingéniosité pour les fumeurs consista à griller la moitié seulement de la « sèche ». Les pompiers d'ailleurs se prêtèrent à ce subterfuge en criant aussitôt que s'éteignaient les projecteurs : « Défense de fumer », mais chacun réclamait, dès qu'on reprenait le travail, une autre cigarette, se gardant bien de rallumer celle qui n'avait été consommée qu'à moitié. Ainsi, en fin de journée, les uns et les autres eurent deux ou trois cigarettes d'économies...
 Il n'y a pas de petits profits.
 Tant de choses sur terre s'en vont en fumées, assure-t-on... Voir, dirait Panurge.

P. H.

Photos de film.

" Ici, l'on pêche " et " Ici, l'on fume " semble nous dire Jean Tranchant...



Pierre Richard Willm

le dernier des romantiques



JADIS... Il y a très longtemps de cela, lorsqu'il existait encore des royaumes imaginaires, des princes charmants et des fées... la naissance d'un tout petit bout d'enfant donnait lieu à conférence des palabres autour du berceau entre les fées bienveillantes qui décidaient de son avenir.

Mais pour être dans la tradition du bien et du mal, il y avait une vieille fée méchante qui alourdissait le destin de l'enfant d'un poids maléfique.

Lorsque le petit Pierre-Richard est né, les fées, depuis belle lurette, étaient passées de mode; les astrologues les avaient remplacées.

Donc, les doctes astrologues — en chapeau pointu turlututu — se penchèrent sur le berceau du petit Pierre-Richard et le marquèrent au front d'une étoile, celle du romantisme — ils n'étaient pas swing du tout, ces gars-là. Et celui qui n'avait pas été invité et qui n'était pas bon — naturellement, puisqu'on ne l'avait pas invité — lui donna pour destin le théâtre, histoire de tout bouleverser...

Le petit Pierre-Richard, celui qui allait à l'école et jouait, en culotte courte, aux billes dans les ruisseaux, faillit bien faire mentir cette fatale et terrible prédiction !

Certes, il est indiscutable que pour ce qui est d'être romantique, il l'était déjà au berceau. Certaines boucles blondes, certains regards bleus avaient des airs de famille lamartiniens.

Mais quant à monter sur les planches, c'était une autre histoire. Son rêve était de planter des décors sur ces planches, de créer des costumes et pas du tout d'être devant ces décors et dans ces costumes. Mais, pour être tout à fait véridique, il convient de dire que le bout de la fameuse oreille pointait déjà. A quatorze ans, pour son plaisir bien entendu, — mais fait-on jamais les choses autre-

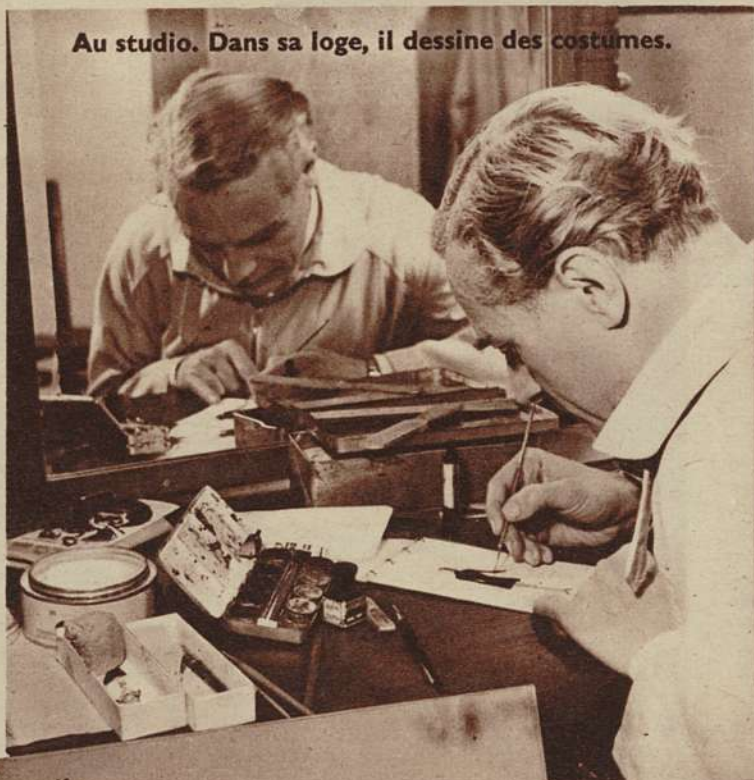
ment ? — il jouait sur les tréteaux d'une certaine petite ville des Vosges — Bussang —, mais il ne prenait pas cela au sérieux... pas du tout...

Plus tard, il prit très au sérieux son métier de sculpteur qu'il exerça professionnellement sur la rive gauche, sa chère rive gauche qu'il regrette toujours ! Vous l'imaginez, n'est-ce pas, ce sculpteur du « bouli Mich' » : la cravate flotte, le pardessus revêt des airs de cape, et ces mèches blondes, ce grand front rêveur qui porte le fameux trident de Vénus, signe des passionnés, accentuent son allure romantique.

— J'ai vécu de mon métier quelques années; n'est-ce pas drôle que je fasse de si petites sculptures, moi qui rêve de grandes scènes ! Et il rit.

Avez-vous déjà vu le sourire de Pierre-Richard Willm. Non. Tant pis pour vous car, quelle que soit votre humeur, vous seriez forcé de sourire à votre tour, tant il y a en lui de franchise, de clarté, de séduction et aussi un tout petit peu d'indifférence, mais n'est-il pas toujours un peu lointain puisqu'il n'est pas de notre époque, ce grand garçon racé aux

Au studio. Dans sa loge, il dessine des costumes.



Après le studio, tout seul, Pierre-Richard Willm rentre chez lui au crépuscule.



yeux toujours un peu voilés. Il a une passion : le théâtre. Un amour : la musique.

Et quand il lit, ce ne sont pas des romans policiers que l'on trouve entre ses mains, mais la vie de Liszt, qu'il va jouer bientôt, parfois même des poèmes.

— Si je vous disais que je n'ai jamais mis les pieds sur un champ de courses, et que je compte pour cela sur le cinéma.

« Il a déjà fait beaucoup pour moi. Je lui dois ma première cigarette à trente ans, dans *Un soir au front*. Je n'avais jamais fumé auparavant.

« Ça ne m'a pas rendu fumeur d'ailleurs...

« C'est au cinéma que je dois d'être rentré pour la première fois dans une salle de jeu, dans celle des *Nuits Moscovites*.

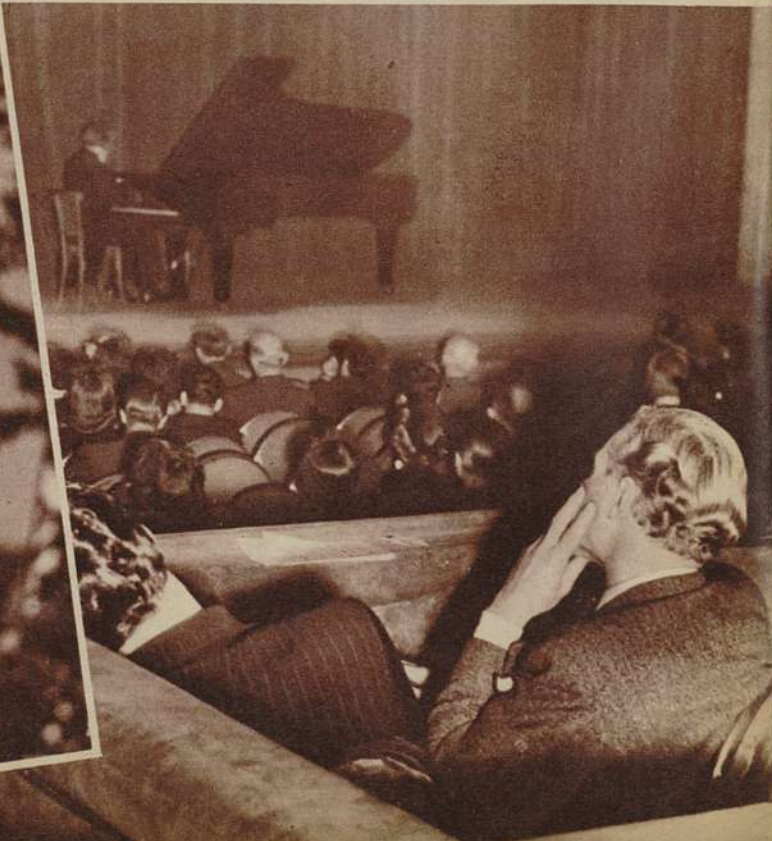
« Et dans *L'argent*, pour la première fois, je suis allé à la Bourse; cela m'a fort déplu. »

Ah ! il est bien heureux que tant de mages, astrologues se soient penchés sur ce berceau et l'aient accablé de tant de dons, car comment aurions-nous fait, à notre époque sans charme et sans inutilité, si nous n'avions pas eu le dernier des romantiques ?

(Ph. N. de Morgoli.)

M. R.

Pierre-Richard Willm est un habitué des récitals.



CHIFFON

c'est moi !

NOUS DIT ODETTE JOYEUX

par Henri CONTET

JE me souviens d'un petit dessin publicitaire qui montrait un quidam d'aspect particulièrement navrant et sous lequel était écrite cette légende : *Il n'a pas lu le « Mariage de Chiffon »* !

Oui, qui n'a pas lu le *Mariage de Chiffon* ? Qui ne s'est pas bercé de la tendre et rose poésie de Gyp ? Mais, bientôt il faudra dire : *Qui n'a pas vu le « Mariage de Chiffon »* ? Car Chiffon va vivre à l'écran sous les traits d'Odette Joyeux.

Regardez ces photographies et dites-moi si la mignonne Odette Joyeux n'est pas une Chiffon idéale ? Il était impossible, à mon sens, de trouver aussi bien. Ce visage passionnément jeune, cette bouche où se pose si souvent une moue enfantine, ces bouderies de chagrins naissants, ce regard où l'espièglerie à l'air sérieux, tout cela n'est-ce pas Chiffon ? Et ce sourire, ce sourire jamais décidé, en perpétuelle hésitation au bord du rire, toujours à peine posé et toujours prêt à s'envoler !

Alors que Claude Autant-Lara réalisait le film, je surpris un jour, au studio, dans un coin des décors, Odette Joyeux jouant à dédicacer des photographies. Elle avait une longue robe claire 1900, légère comme un petit nuage et elle tirait un gentil petit bout de langue en écrivant. Très appliquée, la gentille vedette avait l'air d'une écolière punie. Mais elle attendait la fin de la punition, et, le pensum terminé, la vie reprenant ses droits — la jeunesse aussi — Odette Joyeux échappa à l'interview dans un tourbillon de valse, avec de grands rires qui sonnaient clair. Mais l'instant d'après, emprisonnée sous les projecteurs, elle était tout à coup cette lumineuse et tendre jeune fille, enfant terrible penchée sur son grand amour.

— Que faites-vous dans ce film, mademoiselle ?

— Ce que je fais ?... Eh bien ! Chiffon... c'est moi !

Chiffon, c'est moi ! comme elle a bien dit ça ! et André Luguet (le Duc d'Aubières), colonel et séducteur et sympathique ne peut s'empêcher de sourire.

— Oui, dit-il, Chiffon, c'est elle. Et vous voyez, déjà



Chiffon est une petite fille espiègle et gourmande...une enfant terrible...

je pense à quel point le personnage est respecté. C'est à croire que l'on attendait cette Odette-là. Rien de plus Chiffon que ces cheveux, ces yeux, cette voix, ces attitudes, tout, tout et plus encore !

Je quitte ce colonel enthousiaste pour bavarder avec la bonne de Chiffon.

La bonne de Chiffon, c'est Larquey. Drôle de bonne !

— Excusez-moi, dit papa Larquey, mais c'est l'heure de mon banyuls !

Heureusement, voici l'oncle Marc. Quelle famille ! L'oncle Marc — Jacques Dumesnil — est fort préoccupé par ses idées hardies sur l'aviation. Il a fait construire une machine avec deux ailes et prétend le plus sérieusement du monde que ça va voler ! Chiffon l'aime

bien. Mais l'heure n'est pas aux attentissements, car la voiture doit venir prendre Mademoiselle. Et Mademoiselle en est nerveuse jusqu'au bout de ses boucles folles. Ah ! cette voiture ! Dame ! 1900 ne connaissait pas l'aérodynamisme ! Haut sur pattes, pétaradant, roulant — si peu — tanguant — et comment ! — le véhicule préhistorique fait la joie de tous. Odette Joyeux s'y précipite, s'y installe, s'y ébroue, y invite Suzanne Dantès, Luguet — le colonel —, Jacques Dumesnil, Larquey — la bonne —, son metteur en scène, moi-même, et cela fait une petite montagne bizarre, un genre pyramide effondrée tout ce qu'il y a de bien.

Et chacun de rire ! « Ah ! cette Chiffon ! » Car tout le monde, dans ce film, du machiniste au producteur, tout le monde n'appelle plus Odette Joyeux que Chiffon.



Et vous verrez que ce nom lui restera et que la sympathique artiste n'aura plus besoin de dire : « Chiffon... c'est moi ! »

— Mademoiselle Chiffon, crie le concierge du studio, on vous demande !

Et Odette Joyeux s'envole dans un enchevêtrement de froufrous, de cabriolets et de rires en cascade.

Claude Autant-Lara, fort d'un long séjour à Hollywood, prétend n'avoir jamais vu une telle nature. Comme tout metteur en scène, il a connu pendant la réalisation les angoisses habituelles : la peur d'être trahi par la caméra, par la lumière, par le dialogue, par les artistes, par lui-même. Mais dès les premiers jours il exhibait une mine réjouie, définitivement tranquillisée. Et le maquilleur, encore tout pâle par les inquiétudes, et le costumier et l'habilleuse et l'opérateur, fatigués à force d'anxiété, s'en trouvaient tous ensemble rendus à la vie. Pensez donc ! Odette Joyeux

était une Chiffon idéale ! Le metteur en scène l'avait dit, répété, affirmé.

— Et alors, est-ce que ça va ? demandait à son tour la jeune artiste.

Et le machiniste qui passait, marteau à la ceinture, contreplaqué sous le bras, lui répondait sans façon :

— Si ça va ? Aux pommes, petite fille, aux pommes !

Ce qui veut-dire, je pense, que ça ne peut pas aller mieux !

Soyez donc patients, chers lecteurs. Bientôt vous pourrez, vous aussi, donner votre avis. Et vous verrez les magnifiques uniformes du colonel Luguet, la petite automobile poussiéreuse, le premier avion squelettique et glorieux, les jolies ombrelles démodées et surtout, surtout, vous verrez Chiffon, ou plutôt Odette Joyeux.

Ce qui est, d'ailleurs, exactement la même chose.

Henri CONTET.

(Photos du film.)

...Qui se transforme en une tendre amoureuse du colonel duc d'Aubières...



PENSION D'ARTISTES

OÙ VIVIANE ROMANCE, RENÉ LEFÈVRE
ET SATURNIN FABRE
VIVENT EN FAMILLE

UNE FEUILLE DE RÉVEIL CHARGÉE...

LE SOIR UNE MAISON CALME...

C'EST une petite villa... bien calme, bien sage... Un jardin bourgeois l'entoure ; une grille la clôt... Et si sur son mur respectable de maison particulière ne s'étaient pas de hautes lettres noires, nul ne saurait sa gloire secrète...

Cette villa est une pension de famille...

Et mieux que cela, une pension d'artistes...

Qui eût dit il y a vingt ans à ses propriétaires qu'ils côtoieraient, qu'ils nourriraient, qu'ils abriteraient des artistes, et des plus grands, les aurait bien surpris...

Mais voilà, Joinville-le-Pont, ville de 8.350 habitants, ne savait pas quelle gloire lui échoirait avec le règne du cinéma.

Aujourd'hui, la petite banlieue calme voit ses rues sillonnées de bicyclettes montées par d'illustres stars...

Les ménagères, faisant leur marché, croisent des visages familiers... Quand elles se disent : « J'ai rencontré cette tête-là quelque part... » c'est sûrement sur l'écran de leur cinéma préféré... C'est depuis cet envahissement du cinéma que M. et Mme Bry ont ouvert leur maison, leur table et leur cœur aux acteurs qui, hélas ! les quittent trop vite...

Cette semaine, Viviane Romance, qui tourne *Cartacalha*, René Lefèvre et Claude Renoir, Saturnin Fabre, qui tournent *Opéra-Musette*, et Jean de Marguenat qui met en scène *Le Prince Charmant*, étaient leurs hôtes...

On dîne ensemble autour de la table d'hôtes...

On se raconte des histoires, tout bourgeoisement... Celles de Saturnin Fabre sont célèbres...



AUTOUR DE LA TABLE FAMILIALE, ON MANGE EN SE RACONTANT SA JOURNÉE... RENÉ LEFÈVRE, SATURNIN FABRE, CLAUDE RENOIR (DE DOS), VIVIANE ROMANCE EST DÉJÀ MONTÉE DANS SA CHAMBRE.

VÉNUS, LA CHIENNE DE VIVIANE, GRATTE À LA PORTE POUR QUE SA MAÎTRESSE LA LAISSE ENTRER... MISS, SA RIVALE, ATTEND PATIEMMENT...

ALLO, LE STUDIO ? JE SERAI UN PEU EN RETARD CE MATIN...

Photos N. de Morgoli.



AH ! LES LACETS CASSENT TOUJOURS...



CLAUDE RENOIR EST MATINAL...



...ET RENÉ LEFÈVRE EST COQUET...

LA JOURNÉE D'UN ACTEUR VUE PAR SATURNIN FABRE

Où est-elle, la glorieuse vie d'artiste ? Où sont-elles, les nuits dans les boîtes, les grasses matinées, les réceptions fastueuses ?

Voici, contée par Saturnin Fabre, la journée d'un acteur :

6 h. 30. Réveil. Ablutions. Contemplation du ciel et des décombres (il faut ouvrir une parenthèse : les décombres, ce sont les ruines d'un studio qui a été incendié l'année dernière ; la vue de ces ruines incite Saturnin Fabre à la mélancolie...).

7 h. 30. Café national, près des décombres...

8 h. au Studio. Maquillage, face aux décombres.

8 h. à 12 h. Travail, Tension nerveuse. Concentration. 12 h. Déjeuner... Le même qu'hier. Tomates nature (tout le monde connaît ce plat répandu). Saucisses de Strasbourg. Purée de pommes et feuille de gruyère.

1 h. 30 à 6 h. 20. Re-travail. Re-tension nerveuse. Re-concentration... près des décombres...

6 h. 30. Démaquillage... près des décombres et rhabillage.

7 h. 30. Dîner. Le même qu'hier. Potage. Potée auvergnate sans viande. Feuille de gruyère.

8 h. 30. Coucher (heure à laquelle Saturnin Fabre tâche de s'évader, en rêve, de cette vie monacale). Le lendemain... Idem.

Et la voilà, la vie d'artiste... vue par Saturnin Fabre évidemment sur qui les fameux décombres produisent un tragique effet !

Heureusement que Saturnin Fabre est dans la vie comme dans ses films... Le drame l'accompagne sans qu'il s'en porte plus mal.



VIVIANE EST ALLÉE PRÉPARER SON PETIT DÉJEUNER, ELLE-MÊME. QUI EUT DIT QU'ELLE ÉTAIT SI BONNE FEMME D'INTÉRIEUR...

Puis on va se coucher à 9 heures...

Ah ! si vous saviez cette adresse, ô vous, amoureux de Viviane... Vous sauriez que sa chemise de nuit est rose pâle, qu'à son réveil elle est ravissante, qu'elle était habillée le jour où nous étions à la pension d'un pantalon beige et d'un blouson de daim roux qui recouvrait un sweater à carreaux... qu'elle est effacée et si éprise de solitude, qu'elle se retire dans sa chambre pour dîner.

M. Bry, le patron de l'hôtel, la connaissait il y a six ans, alors qu'elle était figurante, et il trouve qu'elle n'a pas changé, « elle est toujours aussi simple et gentille ».

La semaine prochaine, un nouveau contingent de locataires aura remplacé celui-ci, d'autres acteurs peu soucieux de prendre le métro à 5 heures du matin pour se rendre à Joinville auront élu domicile dans la ville des studios. On parlera d'autres scénarios, d'autres scènes, d'autres films. L'ombre de *Cartacalha* s'effacera derrière celle d'une ingénue ou celle d'un nouveau prince charmant.

Mais autour de la table paisible, le même leitmotiv sera roi : « Cinéma, cinéma, cinéma... »

Vous voilà tentés, vous iriez bien faire un petit voyage à cette pension d'artistes, et vous enviez M. et Mme Bry.

Ce que vous devriez envier surtout, c'est leur collection d'autographes... F. ROCHE.

LA VIEILLE RIVALITÉ DE VÉNUS ET DE MISS... C'EST VÉNUS LA PRÉFÉRÉE. ON L'EMMÈNE AU STUDIO...



DÉPARTS... SATURNIN FABRE EST CORDIAL...



CLAUDE RENOIR EST RAPIDE ET RENÉ LEFÈVRE SONGEUR.



Espoir espoir!

VISAGES neufs! traits inconnus! choc d'une expression peu familière mais que l'on chérit déjà! Aube d'une amitié ou d'un amour à travers un écran argenté...

Voilà ce qu'ils nous donnent ces enfants qui déjà jouent à la vie! Ils ont 20 ans et ils deviennent nos maîtres...

Ils ont 20 ans et déjà nous sentons que bientôt leurs visages nous obséderont, répétés, grossis sur les murs de la ville...

Nous les acceptons, sans les envier car ils sont les preuves vivantes que la chance n'aime pas que les vieux... Parce que tant de dangers, tant de périls peuvent détruire l'échafaudage à peine né de leurs ambitions... Parce que c'est nous qui ferons d'eux des vedettes... Parce qu'en eux nous retrouvons nos désirs d'enfant:

Quelle petite fille, quel petit garçon n'a jamais déclaré: « Je serai acteur quand je serai grand »...

Les voici, nous vous les proposons... Il y a, comme dans toute œuvre qui se respecte, la coquette qu'un feu joyeux dévore, l'ingénue qui vous fait croire une minute que la vie est un pastel, la recueillie, l'ardente, le beau gars brutal dont on devine la force, le bon copain sautant comme une balle, le romantique, le réfléchi qui propose son énigme... Peut-être créeront-ils un genre, peut-être disparaîtront-ils! Qu'ils restent ou non dans le rayon du projecteur, c'est eux que nous éclairons aujourd'hui. Bonne chance...

France ROCHE.



FRANÇOIS LAFON

FRANÇOIS LAFON

Visage sombre, voix grave, cheveux noirs. Il a vingt-cinq ans... Air, un peu romantique... Des gestes posés...

Il vient de débiter à l'écran dans « Ici l'on pêche »... Et il voudrait jouer... ô surprise... des rôles de jeunes premiers sportifs très dynamiques. Surtout pas dramatiques. Il affirme son penchant pour la gaieté, en admirant Raimu... Mais ce n'est évidemment pas pour l'imiter...

Il nous semble que François Lafon, au lieu de se diriger vers des rôles fantaisistes, devrait s'affirmer dans des rôles à la Pierre-Richard Willm... Mais qui sait... les romantiques peuvent parfois être gais...



SIMONE VALÈRE

SIMONE VALÈRE

19 ans... Une ingénue. Oh! oui, Rose et noire. Un visage nacré, transparent, une petite tête, brune et bouclée, des yeux qui caressent, une bouche d'enfant entrouverte. Elle balance la tête tout autour d'elle comme pour quêter des sourires... Elle fait la révérence quand elle dit bonjour.

Elève de René Simon, elle a fait ses débuts au théâtre, dans « Mademoiselle Bourrat », et au cinéma dans une silhouette de « Premier Rendez-Vous ». Elle vient de tourner un petit rôle dans « Mam'zelle Bonaparte » et « Annette et la Dame Blonde ».

Elle voudrait beaucoup tourner « La Maison des Sept Jeunes Filles », et elle est venue s'inscrire à notre journal, parmi toutes les concurrentes... et sans même insister, comme d'habitude, pour forcer notre admiration.

Ce qu'elle aimerait jouer? Son visage devient très rose. — « Mariquita » dans « L'Occasion de Mérimée ».

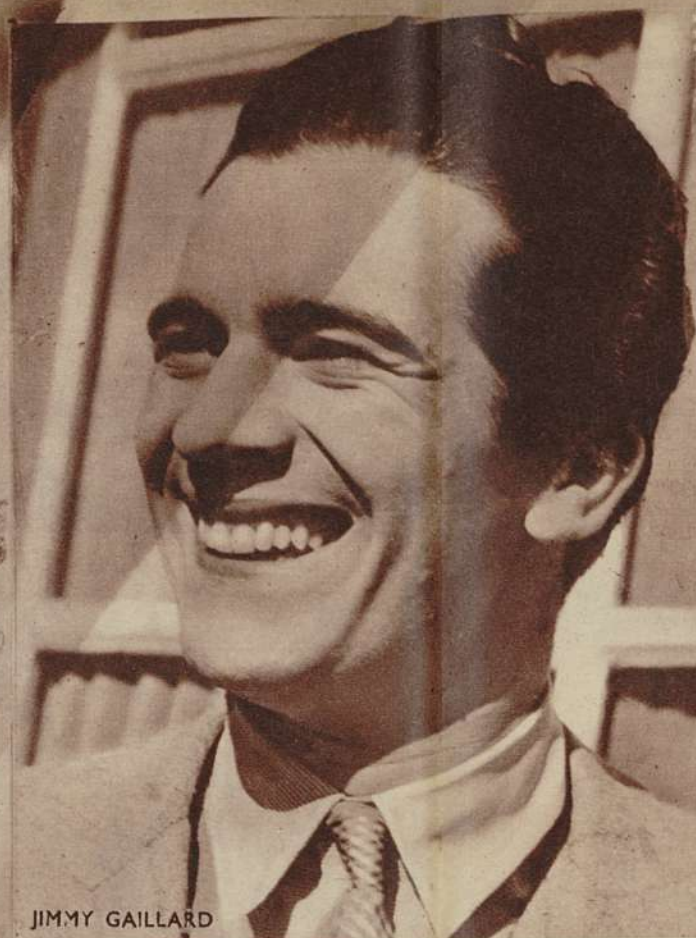
C'est le premier rôle dramatique qu'elle a travaillé. Mais — et son visage fait semblant de vieillir — elle changera certainement d'emploi... Alors, elle voudrait jouer les rôles de Lucienne Bogaert et surtout ceux de Ludmilla Pitoeff.

Qui elle admire? Gaby Morlay et Michèle Morgan...

Pourquoi tant aimer le drame, les rôles durs...

Aurez-vous, Simone Valère, idéale ingénue, l'apreté de Ludmilla ou de Lucienne Bogaert...

Qui sait, d'ailleurs? Peut-être



JIMMY GAILLARD

JACQUELINE POREL

Elle a 21 ans... Mais son regard est bien plus lourd, bien plus profond que celui d'une jeune femme de son âge...

Elle a un petit visage mince, presque émacié. Une masse lisse de cheveux qui tombent sur ses épaules...

Elle est presque sévère quand elle est sérieuse. Elle est charmante quand elle rit. Mais c'est le sourire qui révèle la vraie Jacqueline Porel, la coquette...

Elle a débuté dans « L'Ecurie Watson » il y a quatre ans.

Ce fut ensuite « Septembre », au Vieux-Colombier; cet hiver, elle a monté des spectacles classiques au Théâtre de Rochefort.

Ce qu'elle voudrait jouer? Mais son rêve se réalise...

Elle va incarner Célémène à l'Odéon...

Qui elle admire?

Annie Ducaux.

Elle aimerait jouer des rôles dans son genre... Des rôles intelligents et sensibles... Et elle en est capable.

Elle a débuté au cinéma dans « Héros de la Marne »... puis « Altitude 3.200 »... Ces films ne l'ont pas mise en valeur...

« Romance de Paris » va la révéler au public du cinéma.

Un beau tempérament de grand rôle féminin qui s'oriente vers les coquettes... Célémène...



HUGUETTE FAGET

HENRI VIDAL

Un grand gars brutal, aux gestes larges... On sent qu'il est fort... Un visage irrégulier, une voix rauque.

Il a vingt et un ans et sort d'un camp de jeunesse... où il a monté des spectacles... Aujourd'hui, il vient de tourner son premier et très grand rôle à l'écran dans « Montmartre-sur-Seine ».

Qui il admire?

« Attendez que je réfléchisse puissamment... » Eh bien... ah! oui, Pierre Blanchar... il est magnifique...

Mais c'est à l'opposé du type de Blanchar que Henri Vidal se place...

Les rôles de Gabin le tentent, mais un Gabin moins « mauvais gars », moins peuple...

C'est pour cela que son rêve est d'incarner « Heathcliff » des « Hauts de Hurlevant »...

— Après cela, je pourrai mourir... dit-il.

Henri Vidal c'est un tempérament, c'est un des espoirs qui tiendra le plus ses promesses...

JIMMY GAILLARD

23 ans. Des yeux tirés d'Asiatique, un sourire charnu sur des dents d'enfant... Un grain de folie... Un chapeau sur l'arrière du crâne, quand il a un chapeau!

Un poulain échappé qui chante swing et saute par-dessus les tables...

Il faisait parti d'un orchestre... et imitait Maurice Chevalier... Il vient de faire ses débuts à l'écran dans « Chèque au Porteur », que vous n'avez pas encore vu... et il tourne déjà « Le Prince Charmant »...

Son rêve, c'est de jouer « Robin des Bois » et les « Trappeurs de l'Arkansas » avec Roland Toutain...

L'acteur qu'il admire le plus c'est Raimu, bien sûr! Mais il ne peut l'imiter...

Jimmy est un fantaisiste vivant, chantant, cabriolant... et charmant.



JACQUELINE POREL

HUGUETTE FAGET

Une petite fille sage, douce, blonde; elle a dix-huit ans et demi et elle vient de trouver sa chance dans « Montmartre-sur-Seine » qui marque ses débuts à l'écran... Au théâtre, elle était la petite épouse bourgeoise de « Mariage en Trois Leçons ».

Elle est venue s'inscrire au concours de « Ciné-Mohdial », car elle voudrait tourner dans la « Maison des Sept Jeunes Filles ».

Pourquoi pas?

Cette jeune fille discrète, calme, au charme doux de jeune fille, admire la brûlante Corinne Luchaire...

Elle l'unit dans son culte à Michel Simon... Voilà une spectatrice qui a dû aimer « Dernier Tourment »...

Son rêve est d'incarner le rôle curieux de « La Renarde » de M. Webb. Est-il vraiment dans son tempérament?

Nous croyons voir en Huguette Faget, non pas une ingénue, non pas une coquette, mais une jeune première de sensibilité, de douceur, d'ardeur contenue...



JULIETTE FABER

FRANÇOIS PÉRIER

22 ans. Un visage de collégien — et dire qu'il a déjà un fils — une pipe au bec, un air sage, une voix curieusement grave...

Il parle posément de ses rôles de presque gosse depuis « Les jours heureux ». Il va jouer aux Mathurins « La fille du jardinier ». Au cinéma: « L'Entraîneuse », « Le Veau gras », « Le Duel » et enfin « Premier Bal »...

C'est pour avoir tourné à ses côtés sans doute que François admire Pierre Fresnay...

Pourquoi? Parce que c'est un acteur qui se déplace (traduisez qui change de rôles). Parce que ce n'est pas un acteur de type, mais un acteur — tout court.

François Périer envierait-il les rôles de Fresnay?

— Oh non! Je ne suis pas un cynique!

« Mon rêve... c'est de jouer... Cyrano... »

« Je louche sur son petit nez court... Après tout, qui sait? »

Quand il sera plus âgé, que son physique ne le bridera plus... c'est lui qui nous réservera peut-être le plus de surprises.



FRANÇOIS PÉRIER

JULIETTE FABER

Elle a 22 ans. Presque sans fard; elle est blonde après avoir été brune... Un petit visage rond d'enfant, une bouche et des yeux tristes que son petit nez fait mentir...

Et c'est pourtant la « Vierge Folle »...

Elle a d'ailleurs été dernièrement la « Jeanne d'Arc » de Péquay que des jeunes avaient monté au Théâtre Hébertot.

Elle a joué cet hiver dans le « Bal des Voleurs ».

Elle tourne actuellement son deuxième film, « Les Beaux Jours », d'après la pièce qui l'avait révélée au théâtre.

L'acteur qu'elle admire le plus? Tous les bons...

Oh! Oh! elle est diplomate.

Ce qu'elle voudrait jouer?... « Roméo et Juliette ».

Une grande joie pour elle est d'ailleurs son prochain rôle au théâtre: « L'Annonce faite à Marie »...

Etrange petite fille qui a commencé sa carrière par un rôle d'enfant fraîche un peu comique et que tente en même temps « Jeanne d'Arc » ou « L'Annonce faite à Marie »...

Je l'avais bien dit, c'est tout le drame de ses yeux et de son nez...

LES FILMS..

FEMMES POUR GOLDEN HILL

Une ville? Non. Un village? Même pas. Quelques baraques en planches que le vent emportera un jour, forment Golden Hill.

Là-bas, quelque part dans une région désertique, une poignée de chercheurs d'or vivent dans une solitude qui leur pèse et qu'ils meublent de whisky, de propos grivois et de regrets charnels. Des femmes! Ah si c'était possible. Ils en demandent. Qu'est-ce qu'ils risquent? On leur envoie des épouses. Ce sont des femmes qui, meurtries par la vie ou tentées par l'aventure, ont préféré à leur existence indifférente ou misérable celle que leur offrent ces hommes qu'elles ne connaissent pas mais dont elles savent qu'ils ont du courage. Leur arrivée à Golden Hill est un des moments les plus savoureux. C'est un morceau de film grouillant de vie, de pittoresque, de drôlerie, d'impatience enfin comblée, de joie débordante.

Mais un concours de circonstances malheureux fait qu'il manque une femme et que deux hommes, Stan et Doug, restent en présence d'une seule épouse. Vont-ils la tirer à la courte paille? Non. Ce sont deux camarades que lie une amitié solide et qui ne veulent rien faire l'un sans l'autre. Tant pis, ils ne se décideront pas et la jeune femme restera simplement leur invitée.

Deux amis... Une femme jeune et jolie... Ce qui devait arriver arriva et cela se termina par des coups de revolver qui obligèrent Stan à fuir à travers le désert torride.

Le vent, la sécheresse, la soif accablèrent alors les pauvres chercheurs d'or et leurs épouses, mais leurs souffrances permirent à Stan de se racheter dans leurs cœurs en donnant sa vie pour les sauver.

Erich Waschneck a réalisé ce film avec une connaissance parfaite de son métier de metteur en scène. Rien ne l'a pris au dépourvu et il a su passer du tendre au sévère, de la comédie au drame et de la scène intime à la scène de mouvement; notamment lorsque le vent déchaîné emporte les maisons de bois dans son souffle furieux avec une habileté rare. L'intérêt du scénario s'en trouve augmenté d'autant. Par exemple, il n'y a pas de vedette. De nombreux rôles d'importance presque égale sont distribués à des comédiens excellents qui en tirent le meilleur parti. Les principaux sont: Kirsten Heiberg, Carl Martell, Victor Staal, Otto Gebuhr, Greth Weiser, etc...

LE PRÉSIDENT KRUGER

Cette admirable réalisation de Hans Steinhoff est une page toute saignante arrachée à l'Histoire du Monde. C'est un film prodigieux interprété par un grand artiste, une fresque bouleversante qui expose, montre, exalte la lutte désespérée que livra le malheureux petit peuple boer à la voracité anglaise.

Le loup et l'agneau! Le loup, tout d'abord, cherche un prétexte... Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage? Ici, il parle d'or, un or que les Anglais en général et Cecil Rhodes en particulier voudraient bien mettre dans leurs



Kirsten Heiberg et Carl Martell sont deux joyeux aventuriers dans le film "Femmes pour Golden Hill".

coffres. Et c'est, en une suite d'images d'une poignante vérité, les efforts diplomatiques de l'agneau pour sauver son indépendance et la Paix.

Mais la raison du plus fort est toujours la meilleure et c'est la guerre, une guerre atroce que les Boers livrent avec l'âpreté du désespoir et que l'Angleterre ne gagne, à la longue, qu'à force de cruauté, de chantages iniques, d'horreur, grâce surtout aux méthodes du général Kitchener qui, bien avant l'utilisation militaire de l'aviation, porte la guerre parmi la population civile et y sème la terreur.

Ces images d'une épopée monstrueuse sont admirablement réalisées et on ne saurait y rester insensible. C'est de la vérité, de la réalité, de la vie ardente et chaude. Mais c'est aussi de l'art et, lorsque sur la plaine immense on voit se lever tout à coup, droite, fière, prête au combat, la courageuse armée boer que dissimulait un pli de terrain, la beauté naît autant de l'effet cinématographique que de l'intensité de la situation.

Le film a trois aspects bien différents: aspect familial qui nous montre Ohm Kruger, dans l'intimité de sa nombreuse famille d'honnête homme, dans sa vie politique intérieure; aspect diplomatique qui nous transporte à la cour d'Angleterre où se trame le complot contre les Boers et où Kruger viendra signer un traité de dupe qui ne sauvera pas la paix; aspect épique avec ses combats sanglants, ses tueries écœurantes, ses incendies de village, ses exécutions sommaires, ses camps de concentration où les femmes boers paient chèrement l'héroïsme de leurs hommes. C'est la partie la plus émouvante non seulement par l'horreur et l'angoisse qui s'en dégagent, mais aussi parce que la difficulté d'une telle réalisation et sa réussite, ainsi que l'ampleur des moyens employés, forcent l'admiration. C'est un travail de géant.

Cette vaste aventure vécue, dont tout un peuple entier est le sympathique héros et où n'entre pour ainsi dire aucune intrigue romancée, est conduite remarquablement à travers les méandres de ses nombreux événements, de ses rebondissements, de ses détails multiples et multiples péripéties. « Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place », ainsi opèrent les films bien ordonnés. Le Président Kruger en est un. Tout est clair, limpide, net, concis, aisément assimilable et on suit la marche ascendante du drame immense sans efforts, mais avec un intérêt toujours accru.



Emil Jannings, un grand acteur dans un grand film.



Kristine Sonderbaum était un des grands attrails du film "Cœur Immortel" dont nous avons donné le compte rendu la semaine dernière.

de la SEMAINE

par Didier DAIX

Parce qu'il est un des plus grands acteurs du monde, Emil Jannings a su donner au rôle du Président Kruger tout le rayonnement, toute la puissance nécessaires. Il fallait un talent exceptionnel, en effet, pour faire revivre cet homme dont la renommée envahit le monde et sut rallier à sa cause tous les cœurs qui n'étaient pas anglais. Sa simplicité, sa sincérité, son aisance sont telles qu'on a l'impression agréable qu'il n'a eu qu'à être lui-même pour être Kruger.

Une troupe nombreuse l'entoure. Elle n'est composée que de grands artistes tels que Ferdinand Marian qui fut le juif Suss avant d'être Cecil Rhodes, tels que Gisela Uhlen qui fut Catherine avant d'être Petra Kruger, tels que Werner Hinz, Lucie Höflich, Ernst Schröder, Friedrich Ulmer, Edouard von Winterstein, H. A. von Schlettow, Fritz Hoops, Max Gülstorff, Walter Werner, Hedwig Wangel, Alfred Bernau, Werner Pledath, Franz Schafheitlin, Otto Wernicke, Hilde Körber et beaucoup d'autres.

ACTUALITÉS DE LA SEMAINE

La France poursuit son redressement. C'est l'occasion de vanter l'effort du personnel des chemins de fer. A Ermont, où la S. N. C. F. forme ses apprentis, on surprend les futurs « Cheminots » écoutant les conseils de leurs aînés et « en prenant de la graine ».

A Lille, on poursuit l'édification de la nouvelle cathédrale, dont les travaux, commencés il y a soixante-dix ans, avaient été interrompus par la guerre. Le Cardinal Lienart vient en personne se rendre compte du travail. Mais, comme il est difficile de monter sur une échelle en soutane!

La Croatie, elle aussi, reprend pied. La foire d'Agram, dont voici quelques aperçus, en est une preuve.

Images dantesques et d'autant plus effrayantes qu'elles sont vraies. Cette fois, c'est à Mourmansk, à Viipuri, à Kiev, où la guerre multiplie ses ravages, que la caméra est allée les saisir toutes vives et les enregistrer.



La célèbre cantatrice Corvelli était fêtée dans tous les salons.

Bientôt, sur les écrans parisiens, paraîtra un très grand film "Le chemin de la liberté". Nous nous sommes assurés l'exclusivité du roman scénario que Jean Valroger a tiré de cette belle production. Ce récit à la fois historique, romanesque et sentimental paraît à partir de cette semaine dans Ciné-Mondial.

CHAPITRE PREMIER

Innocente Poméranie.

La Poméranie est un pays dur. Tout est dur là-bas, les saisons, le sol et les hommes. L'hiver est blanc comme la mort, mais l'été flamboie et cruche son feu avec rage. La terre a été disputée à la mer, péniblement, arpent par arpent, bribe par bribe.

Faisons halte, au milieu de ce pays poméranien, à la propriété de Blossin.

En cette année 1848, où craquent les religions et s'effondrent les trônes, elle est un rempart de la tradition, une citadelle de la foi. Bienveillante, méticuleuse, très « vieille Prusse », la vieille baronne von Blossin y règne sur des domestiques nourris de patates et de bière, sur des servantes aux joues vermeilles, aux tresses blondes. Le temps s'est arrêté au seuil de cette demeure féodale. Les jours de semaine on trime dur. Le dimanche, on chante des cantiques et on va écouter le sermon de M. le Pasteur. A la Saint-Martin, qui annonce la venue de l'hiver, on tue des oies et on se régale. Mme la baronne distribue alors de belles volailles à toutes ses gens, aux métayers, aux domestiques et même aux Polonais faméliques qui viennent le diable sait d'où — de patelines lointaines aux noms impossibles — louer leurs bras et manger le pain de seigle poméranien.

C'est une mère pour nous, notre baronne, disent les paysans.

Et les jeunes filles ajoutent, rougissantes: — Quant à notre jeune baron, c'est un vrai Prince Charmant!

Ce jeune baron, Detlev von Blossin, toutes les filles de la région, — les nobles comme les paysannes, — en sont folles. Élégant, mince, racé, — si différent des autres jeunes gens de la région qui sont des rustauds au parler lent, à la démarche lourde, — il a servi dans un des plus beaux régiments de Sa Majesté, à Berlin. Son stage d'officier terminé, il est revenu au pays et il s'est mis au travail.

Je veux faire de Blossin la plus belle propriété de Poméranie, a-t-il dit, et de mes paysans les plus heureux sujets de mon Roi! Seulement, voilà: depuis près d'un an, ce jeune baron si bon pour les petits et si acharné au travail, on ne l'a pas vu à Blossin... Un beau jour, il est parti pour Vienne, la grande ville fabuleuse où des archiducs, des financiers et des filles de théâtre vivent dans un luxe insolent. Il devait revenir dans quelques semaines, et il n'est pas revenu. Par lettre, Detlev a annoncé à sa mère qu'il s'était marié. Et avec qui? Avec une cantatrice! Ce qui pis est: avec une Italienne: Antonia Corvelli, chanteuse au Grand Opéra de Vienne!

Le sous-préfet Schnäbel s'est frotté les mains, sornioisement.

Je disais toujours, a-t-il confié à son fils Achim, que ce jeune baron sympathisait avec les idées subversives!

Quant à la vieille baronne, elle n'a pas dit mot. Son fils, elle l'adore. Et elle sait qu'il a un cœur net, une âme bien trempée. Alors, s'il a choisi cette Antonia, c'est qu'elle le méritait...

Detlev von Blossin. Toutes les filles de la région en sont folles.



Dans l'aristocratie viennoise, au temps du romantisme.

le chemin de la Liberté

(1)

récit

cinématographique

d'après le film de ROLF HANSEN

Elle a donc écrit chaque semaine à Detlev. Et chaque semaine, elle lui dit: « Amène-moi ta femme. Je saurai vous chérir tous les deux. » Mais Detlev a toujours différé son retour. Et voilà que l'anxiété peu à peu s'installe dans le cœur de Mme la baronne, qu'elle ne mange presque plus, qu'elle dort mal... Louise, sa nièce, une petite qu'elle a recueillie et élevée, fait maintenant marcher la maison. Elle est grande, fraîche, riieuse. Elle travaille à longueur de journée, en chantant.

O

Un matin d'avril, clair et sonore, le vieux docteur Hensius a pris le chemin du château de Blossin.

C'est Louise qui l'a fait venir, à cause des insomnies de la baronne. Mais quand il est arrivé à Blossin, sa visite s'est avérée inutile: entre temps la baronne a reçu une lettre de Detlev lui annonçant son retour définitif — avec sa jeune femme — dans deux ou trois semaines. Et la baronne, du coup, se porte comme un charme.

CHAPITRE II

Dangereuse Vienne.

L'Opéra impérial de Vienne, qu'éclairaient cinq mille bougies. Après le premier acte du nouvel opéra « Semiramis » dont c'est aujourd'hui la première, le rideau s'est relevé cinq fois.

Un triomphe pour la Corvelli! murmure-t-on dans les loges.

Et dire qu'elle veut nous abandonner, abandonner l'Opéra, quitter Vienne...

Pour l'instant, elle est là, sur la scène, la Corvelli, plus belle et plus majestueuse que jamais dans ce rôle de reine assyrienne, parée comme une chasse, toute rutilante de bijoux d'un prix fabuleux que l'on dit être vrais.

Oui, ces blâmes, maîtres de la capitale, de la noce et de la finance, — les banquiers et les archiducs, les Rothschild et les Habsbourg, les lieutenants monoclés et dorés de la garde et les Juifs millionnaires et obèses des tripots et des Bourses, — ils sont tous conquis.

Rien qu'avec les diamants que porte Mme de Rothschild on pourrait nourrir pendant un an tous les miséreux de Vienne, murmure un jeune étudiant.

Mais un journaliste connu, son voisin, le rappelle à l'ordre, sarcastiquement:

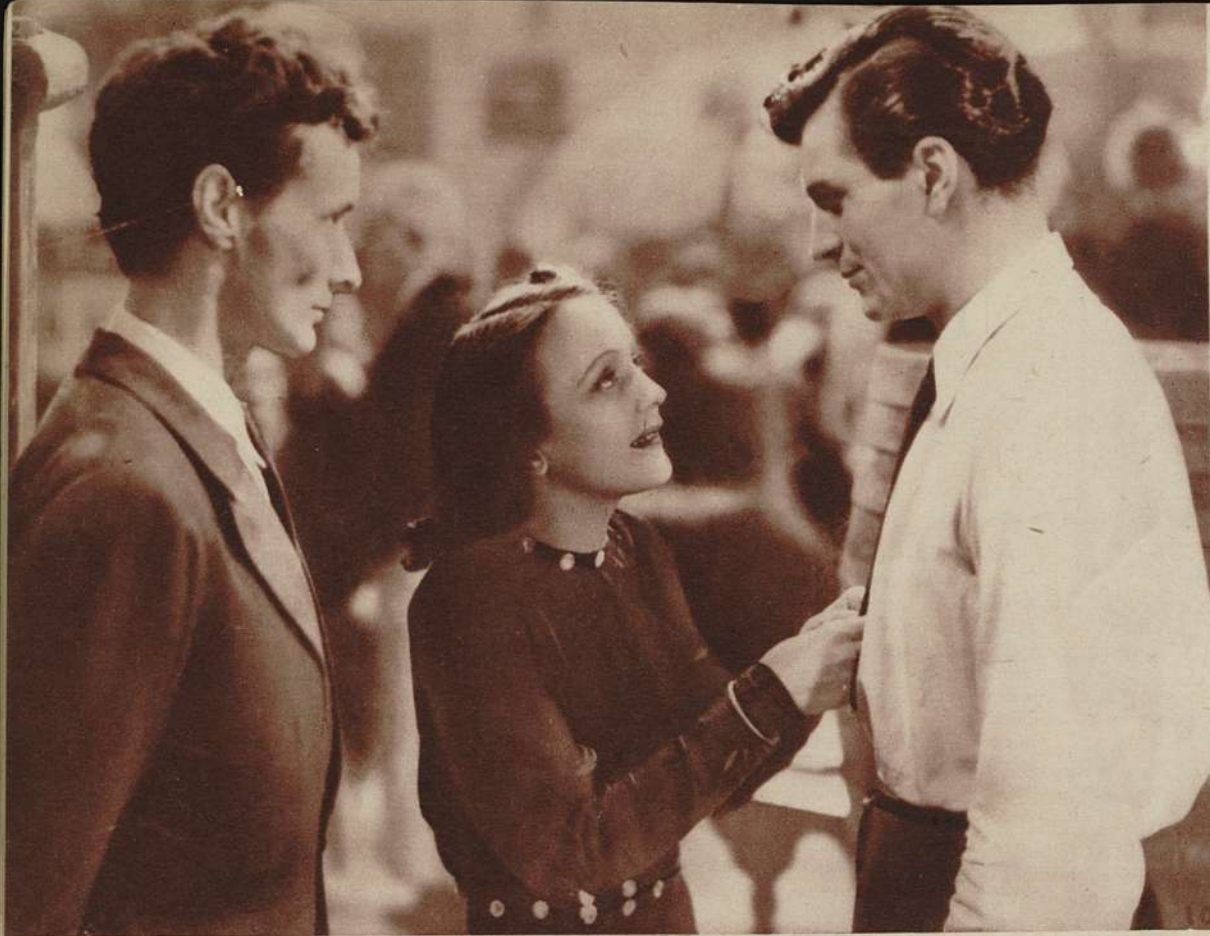
— Qui parle ici de miséreux, de nourriture et d'argent? Nous ne vivons que pour l'art, cher garçon!

Un empire en pleine décomposition politique et sociale acclame éperdument une belle voix...

O

Devant la loge d'Antonina Corvelli, un homme fait nerveusement les cent pas. C'est son mari, Detlev von Blossin.

(A suivre.)



Le Village d'Edith Piaf... MONTMARTRE

SUR
SEINE

les petites robes malheureuses. Rien ne lui va aussi bien que les aubes grises et mouillées. Nulle ne sait comme elle marcher sous les ciels tristes. Et les amours résignées, les amours sans espoir ne sont-elles pas faites pour son sourire triste ?

C'est l'histoire de *Montmartre-sur-Seine*, où, Piaf, petite marchande de fleurs, aime, à en mourir, un jeune gars au regard bleu : Henri Vidal. Cet Henri Vidal, tout nouveau jeune premier, viril et poète à la fois, est, en effet, bien beau. Mais son cœur ne lui appartient plus, car il l'a donné à Huguette Faget, douce et fragile jeune fille lumineuse. Mais est-elle bien sage ? Roger Duchesne ne lui fait-il pas une cour assidue ?

Le conflit s'amorce, évolue et nous promène à la fois dans les cœurs et dans les rues de Montmartre, parmi les vrais petits Poulbots et la vie même de la Butte.

Mais que fait Paul Meurisse ? Car il est là, lui aussi, avec son immobile froideur et sa gaieté sombre. Et Jean-Louis Barrault n'est-il pas, lui, amoureux de Piaf ?

Le drame est à fleur d'écran, vivant, vibrant, vrai, simple et de tous les jours. Bergeron et Champi, deux acteurs principaux, me disaient que *Montmartre-sur-Seine* serait le grand film de Piaf.

Et peut-être aussi le grand film de Georges Lacombe. Après les *Musiciens du Ciel*, après *Le dernier des six*, ce metteur en scène de talent, un de nos meilleurs — sinon le meilleur —, va peut-être trouver son vrai climat où la sensibilité et la poésie font la cour à la vie. Il apporte ses dons, ses qualités d'artiste, son métier. Edith Piaf lui a donné pour ce film tout ce qu'elle peut donner en offrant son regard, et tendant ses mains pâles, si petites, si bouleversantes, si inquiétantes.

Tout au long des prises de vue, Edith a traîné sa peine, ses espoirs, son désarroi. Je l'ai vue se faire plus humble qu'une servante, accepter les phrases méchantes, guetter des heures et des heures sous une fenêtre, courir de toutes ses forces, jusqu'à l'épuisement, apporter simplement sa vie et l'offrir, je l'ai vue tout faire pour essayer d'être aimée.

Après ça, me disait un jour Georges Lacombe à la fin d'une scène, après ça j'ai envie de l'embrasser ! Et vous verrez qu'elle sera une des grandes artistes de l'écran.

Comment ne le croirais-je pas, alors que, quelques minutes plus tard, dans la salle de projections, la petite Edith Piaf avait les yeux pleins de malheur, là, devant moi, sur l'écran, et que je voyais passer, sur son visage immobile et grave le beau reflet des douleurs d'amour ?

Attendons Edith Piaf, vedette de cinéma.

H. C.



Un homme (J.-L. Barrault) aime une femme (Edith Piaf). Elle en aime un autre (Henri Vidal) qui aime une jeune fille (Huguette Faget).



Est-ce pour séduire celui qu'elle aime qu'Edith Piaf apprend... cette chanson, qui doit être une belle chanson d'amour...

Et l'histoire finit très mal... Edith Piaf reste seule... Jean-Louis Barrault qu'elle n'arrive pas à aimer s'en va de son côté...



Une firme célèbre

FROMONT JEUNE
&
RISLER AINÉ

accroche son enseigne
au BALZAC

Première réalisation de l'U. F. P. C.
(production 1941-1942)



Mireille Balin

Fromont jeune et Risler aîné, le si émouvant chef-d'œuvre d'Alphonse Daudet, a inspiré un très beau film que Léon Mathot a mis en scène pour le compte de l'Union Française de Production Cinématographique et dont l'interprétation est particulièrement brillante. En effet, ce sont Mireille Balin, Marcelle Génial, Junie Astor, Francine Bessy, Bernard Lancrét, Georges Vitray, Jean Servais, Larquey, Carette, Génin, Tichadel, Arthur Devère, France Ellys, Marguerite Pierry... qui font revivre pour nous, dans le cadre de la vie moderne, les attachants personnages du grand romancier.

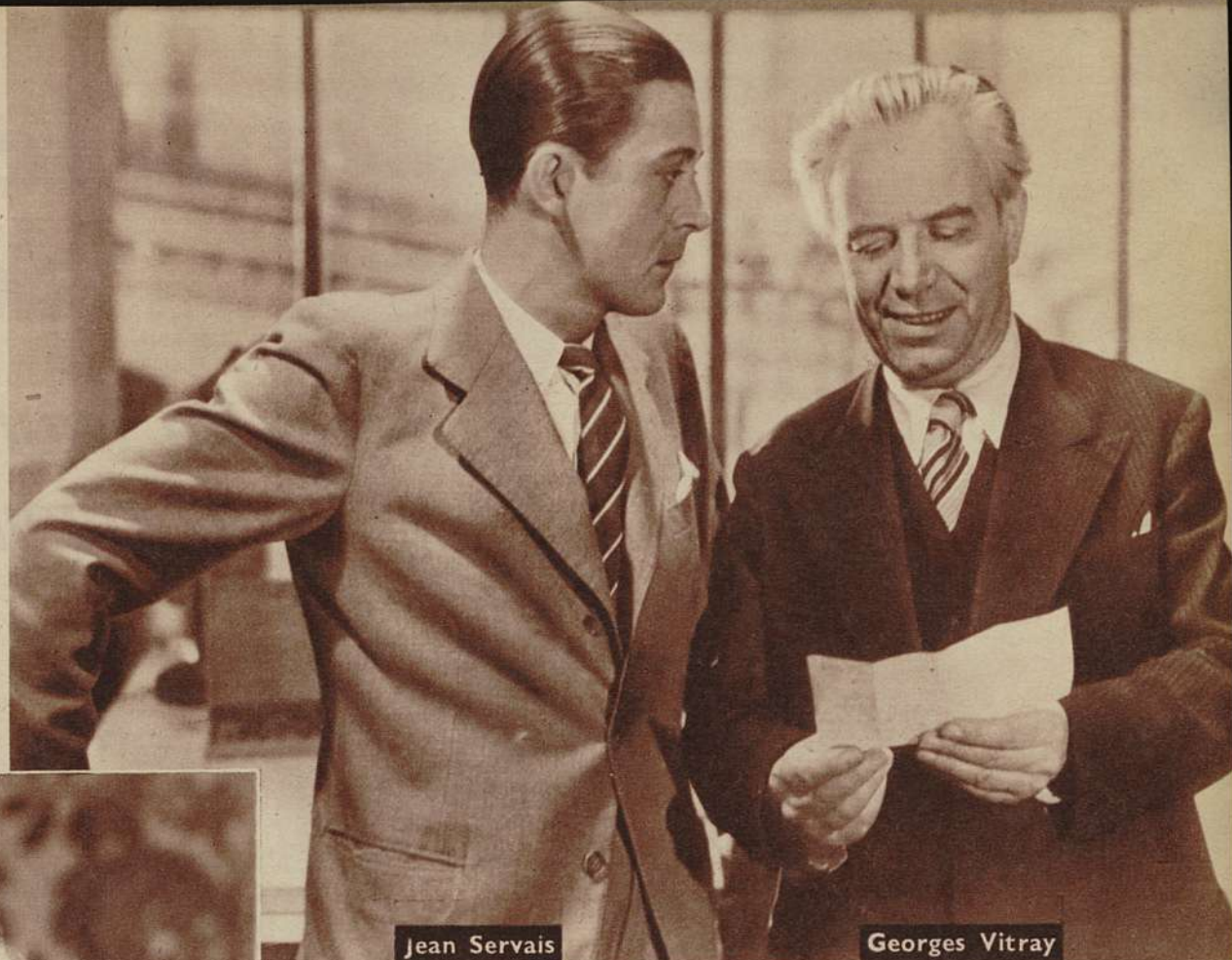
Nous avons extrait du roman d'Alphonse Daudet quelques lignes caractérisant les personnages que nous verrons évoluer dans le film.

SIDONIE (Mireille Balin). — Ses yeux de fille coquette, miroirs clairs et changeants reflétaient toutes les pensées des autres sans rien laisser voir des siennes...

Elle était bien l'œuvre de Paris. Ce bijoutier en faux qui dispose de mille futilités charmantes, brillantes, mais peu solides, mal assorties, mal rattachées, un vrai produit du petit commerce dont elle avait fait partie...

...Tout était bien arrangé dans cette petite tête perverse qui raisonnait froidement le vice...

(Photos U. F. P. C.)



Jean Servais

Georges Vitray

ANNA DOBSON (Marguerite Pierry). — A force de vivre dans le monde facile des mélodies pour chant et piano, elle avait contracté une espèce d'exaspération sentimentale... Dans sa bouche, les mots — Amour — Passion — semblaient avoir quatre-vingts syllabes.

DESIRÉE DELOBELLE (Francine Bessy). — Boiteuse depuis l'enfance par suite d'un accident qui n'avait nui en rien à la grâce de son visage régulier et fin, Désirée Delobelle devait à son immobilité presque forcée, à sa paresse continuelle de sortir, une certaine aristocratie de teint, des mains plus blanches.

...C'est qu'elle n'était pas pour rien la fille de Delobelle, cette petite Désirée. Elle tenait de son père cette fatalité à s'illuminer, à espérer jusqu'au bout et quand même.

CLAIRE FROMONT (Junie Astor). — C'était une perle véritable, d'un feu riche et discret à la fois. On devinait

qu'elle avait été perle toujours, une toute petite perle dès l'enfance, accrue des éléments d'élégance, de distinction qui en avaient fait une nature rare et précieuse.

FROMONT JEUNE (Jean Servais). — ...C'était une nature molle, sans ressort, assez intelligent pour se connaître, trop faible pour se diriger. Il trompait sa femme, sa meilleure amie ; il trompait Risler, son associé, le compagnon fidèle de tous les instants.

M. CHEBE (Tichadel). — ...Quant à M. Chebe qui se vantait d'aimer la nature comme feu Jean Jacques, il ne la comprenait qu'avec des tirs aux macarons, des chevaux de bois, des courses en sac, beaucoup de poussière et de mirifions, ce qui était aussi pour Mme Chebe, l'idéal de la vie champêtre...

Mme CHEBE (France Ellys). — ...Comme tous ceux qui ont été très malheureux, elle aimait à s'engourdir dans un semblant de tranquillité et l'ignorance lui semblait préférable à tout.

Mme DELOBELLE (Marcelle Génial). — ...Hélas, il est des femmes en qui la mère tue l'épouse ; chez celle-là l'épouse avait tué la mère. Prêtresse du dieu Delobelle, absorbée dans la contemplation de son idole, elle se figurait que sa fille n'était venue au monde que pour se dévouer au même culte, s'agenouiller devant le même autel.

M. DELOBELLE, comédien in partibus (René Génin). — « Non, non, je n'ai pas le droit de renoncer au théâtre. » Cette phrase, il la répétait sans cesse... On a beau être éloigné du théâtre depuis quinze ans par la mauvaise volonté des directeurs, on trouve encore des attitudes scéniques appropriées aux événements.

RISLER AINÉ (Georges Vitray). — ...Il était si bien l'être destiné à se faire tromper toute la vie, ce bon Risler. Son honnêteté native, cette confiance aux hommes et aux choses qui faisaient le fond de sa nature limpide...

FRANTZ RISLER (Bernard Lancrét). — ...Désespéré, il s'était décidé à quitter Paris : il avait sollicité et obtenu une place de surveillant en Afrique...

SIGISMOND PLANUS (Pierre Larquey). — ...Cassier de la Maison Fromont depuis trente ans, raide, rouge, encaissé dans un grand col et tête nue quelque temps qu'il fasse (de peur des coups de sang)...

ACHILLE (Julien Carette). — Le concierge de l'usine.

GARDINOIS (Arthur Devère). — ...Cet ancien marchand de bœufs, devenu châtelain, passait son temps à surveiller les détails infimes de son immense propriété...



Junie Astor

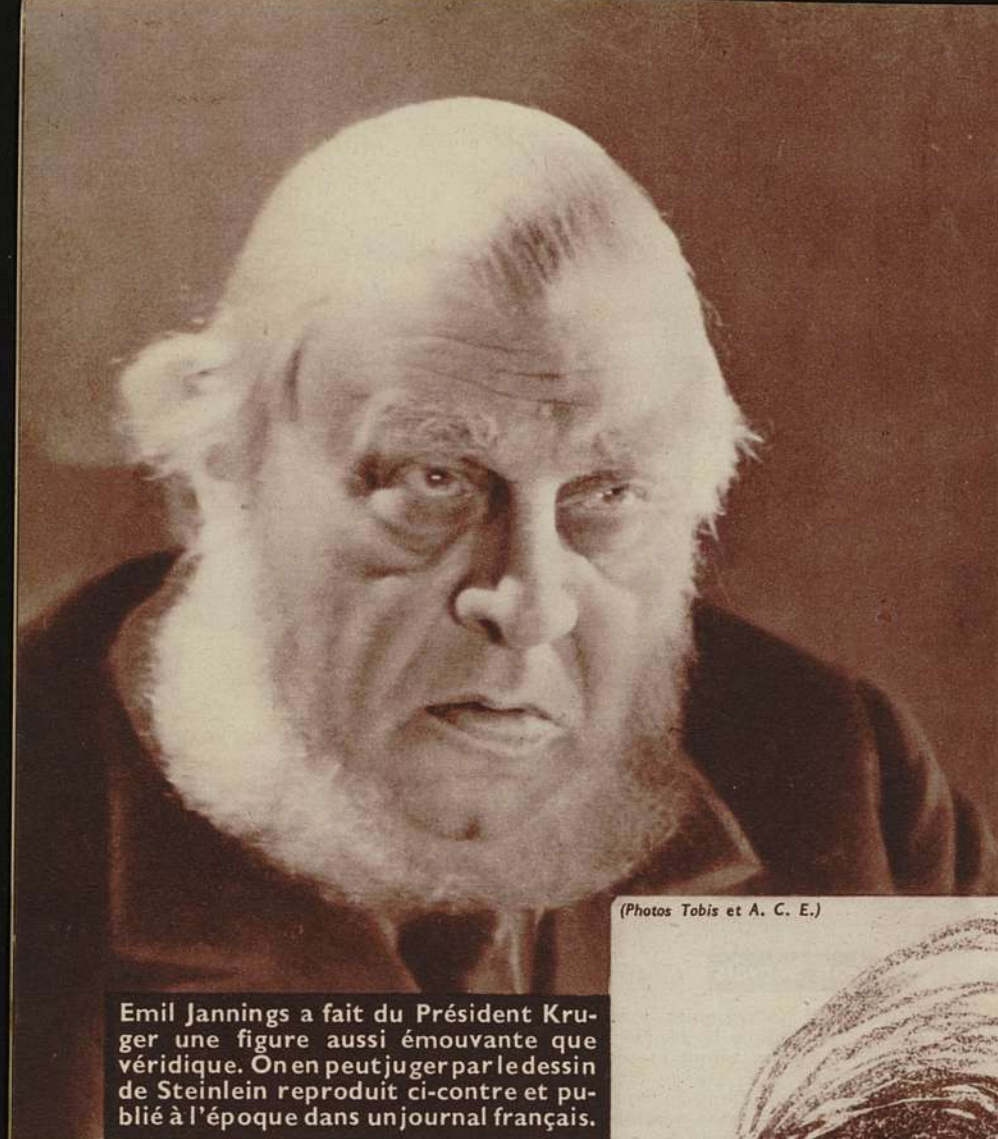


Génin - Francine Bessy - Bernard Lancrét - Marcelle Génial



Larquey

Carette



A la Biennale de Venise

Du triomphe du Pr.^t Krüger à l'amoureuse Louise Ullrich

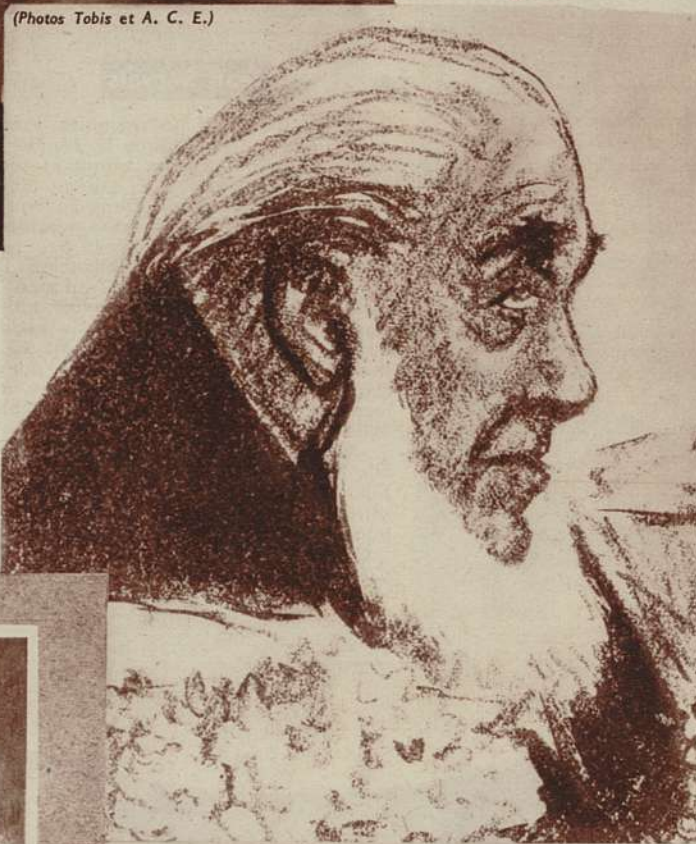
G.W. PABST remporte la Médaille d'or pour sa mise en scène

(Photos Tobis et A. C. E.)

Emil Jannings a fait du Président Krüger une figure aussi émouvante que véridique. On en peut juger par le dessin de Steinlein reproduit ci-contre et publié à l'époque dans un journal français.

La IX^e Exposition Internationale d'Art Cinématographique s'est déroulée à Venise dans la première quinzaine de septembre sous la présidence du comte Volpi.

Div-sept pays participaient à cette belle manifestation dont le jury était également international. Les récompenses qui viennent d'être décernées consacrent les qualités du film allemand et témoignent de l'effort accompli, tant sur le choix des sujets que par la valeur des œuvres.



Nous avons parlé longuement de la magnifique production de Hans Steinhoff, *Le Président Krüger*, supervisée et interprétée par Emil Jannings. C'est le film le plus important que nous ayons vu depuis la guerre. C'est aussi l'un des plus émouvants par la qualité dramatique du sujet et des scènes, par son interprétation hors de pair.

Le Retour, un film actuel et poignant, est également primé... Il a été réalisé par Gustave Ucicky, l'auteur du *Maître de Poste*.

Louise Ullrich, dans *Annelie* (Histoire d'une vie) présenté à Venise, a montré l'étendue et la variété de ses dons. Elle incarne dans ce film une femme moyenne emportée par les événements qui marquent cette longue et rude étape : 1871-1941. Son interprétation, bouleversante de vérité, lui a valu la Coupe Volpi.

Enfin, le talent de Pabst est assez connu chez nous pour que sa récompense ne nous surprenne pas. On se souvient de *L'Atlantide*, *La Tragédie de la Mine*, *L'Opéra de Quai-Sous*. Nul doute que *Comédiens* ne soit d'une veine aussi belle, d'une aussi fine qualité.

Un conflit psychologique est le thème de *l'accuse* (Coupe de la Biennale) interprété par Heidemarie Hathayer, que nous avons vue il y a quelques mois dans *La Fille au Vautour*. Parmi les autres productions, signalons *La Couronne de Fer* qui obtint la Coupe Mussolini pour le meilleur film italien, et *Le Vaisseau Blanc*, celle du parti fasciste.

Regrettons seulement que la France n'ait pas été représentée cette année à Venise. L'impulsion donnée actuellement à la production de nos studios nous permettra-t-elle de figurer à la prochaine Biennale parmi le bloc européen ?

P. A.

Une scène particulièrement poignante du "Président Krüger". (Coupe Mussolini).



La meilleure actrice de l'année, Louise Ullrich.

Heidemarie Hathayer, l'héroïne de "Retour".



ON TOURNE... FIÈVRES...

Dans son nouveau film : TINO ROSSI SERA DON JUAN

Tino Rossi sera Don Juan ! Il s'agit d'un nouveau rôle, mais c'est presque une consécration... L'aimable Tino n'a-t-il pas hérité du prestige du séducteur ? Il en a le charme et la grâce et tel qu'on le put voir ces jours derniers sur la scène de l'Opéra, tout vêtu de velours et dentelles, la plume au chapeau et l'épée au côté, il était digne, avouons-le, de son illustre modèle !

Pour être Don Juan, Tino n'a, d'ailleurs, point abandonné sa guitare. C'est en s'accompagnant lui-même qu'il chante, sous le balcon de l'aimée, l'exquise « Sérénade » du Don Juan de Mozart...

La scène est celle de l'Opéra, mais elle est située aux studios des Buttes-Chaumont où le décorateur Deshayes a reconstitué avec beaucoup de fidélité un coin de notre théâtre lyrique : la scène et son décor, l'orchestre, les premiers rangs des fauteuils où se presse une figuration triée sur le volet... au moins à en juger par les toilettes, et enfin deux avant-scènes où l'on

remarque, beautés brune et blonde, deux visages qui ne nous sont pas inconnus : Jacqueline Delubac et Madeleine Sologne, fort attentives, à ce qu'il semble, au chant de Don Juan...

Ne serait-ce pas pour l'une d'elles que le beau Tino répète sa sérénade ? Nous n'en saurons rien aujourd'hui car la « fièvre » règne aussi sur le plateau.

Jean Delannoy va de la scène au parterre d'où les opérateurs embrassent l'ensemble du théâtre. Et voici que la voix de Tino Rossi, déjà enregistrée, nous est rendue par le pick-up, cependant qu'on tourne les images.

Cette scène de *Fièvres* ne sera pas la seule, on s'en doute, à donner à Tino l'occasion de chanter pour les beaux yeux de ses partenaires... et pour les vôtres. On l'entendra également dans deux chansons nouvelles de H. Goublier qui a écrit la musique du film, et même dans une cantate ! Bref, de la musique pour tous les goûts... et pour toutes les compétences.

P. A.



(Photo de film)

La jolie Francine Bessy, dans la scène de la mort de Désirée Delobelle, du film "Fromont jeune et Risler aîné".

LUCIENNE, MAURICETTE ET HELENE, AU PRE-SAINT-GERVAIS. — Non, je ne hais pas les vipères en lisant votre lettre... et c'est avec plaisir que j'y réponds : suivez attentivement notre rubrique *Le Coin du Figurant* et présentez-vous aux adresses mentionnées en vous munissant chacune de deux photos minimum. Ah ! j'oubliais de vous recommander une chose... il est inutile de vous faire faire une indésirable avant de vous rendre aux adresses en question... ce serait coûteux et combien inutile !

ESPIR. — Annie Vernay est morte à l'âge de 19 ans, des suites de la typhoïde, sur un bateau qui se dirigeait vers Buenos-Aires. 2^e Cette artiste n'est pas à Paris. 3^e *Sixième étage* est sorti et a déjà été projeté par plusieurs salles de spectacles de Paris.

SIMONE. — 1^o Voici la liste des films tournés par la charmante artiste Louise Carletti : *Les Gens du Voyage*, *Cœur de Gueux*, *Jeunes Filles en Détresse*, *L'Esclave Blanche*, *L'Enfer des Anges*, *Macao*, *Diamant Noir*, *Le Club des Soupriants*, *Nous, les Gosses* ; elle tourne actuellement à Cannes dans le film *Annette et la Dame Blonde*. — 2^o L'artiste dont vous nous parlez n'est pas en France. — 3^o *Jo-sette Day* tourne un film de Pagnol dans le Midi.

RENE N. — A PAGNY-SUR-MEUSE. — Le traitement mensuel d'un décorateur de studio est de 3.658 fr. 35.

RISI, A PARIS. — Comment pourrais-je faire de la figuration dans un film ? — Suivez notre rubrique *Le Coin du Figurant* et rendez-vous aux adresses indiquées munis de deux photos. Pour *Le Gouille Idéal*, patience... Tout vient à point à qui sait attendre !

ADMIRATEUR DE JANINE CRISPIN, A ANVERS. — Je suis boulanger, mais il me semble que c'est certainement plus intéressant de faire du cinéma que des petits pains. — Oh ! Oh ! je ne suis pas tout à fait de votre avis... car des petits pains, à l'heure actuelle... c'est plus qu'intéressant... Cependant, je vous conseille de faire notre concours et de tenter ainsi votre chance. L'artiste dont vous nous parlez n'est pas à Paris actuellement.

VIVENT LES JEUNES ! — Me serait-il possible d'obtenir une dédicace de... (ici, 32 noms d'artistes suivent). — Comme vous êtes gourmande... Il est vrai que c'est un petit défaut dit « vénial », comme dirait Charpin... Bientôt *Ciné-Mondial* donnera satisfaction à tous ses lecteurs désirant des dédicaces d'artistes. Je classe votre demande et y donnerai suite à ce moment.

SERGE L., AMIENS. — J'ai 18 ans et vous supplie, pour mon éternel bonheur, de vous occuper de moi... Il me plairait d'interpréter à l'écran ce que fut ma triste et monotone jeunesse... — A mon grand regret, je me vois obligé de vous gronder... mais oui ! vous avez la chance d'avoir des parents qui ont fait tout leur devoir pour vous, vous ont élevé, vous ont donné un métier et, comme récompense, vous devenez neurasthénique et prenez votre travail en grippe... Alors, ce n'est pas sérieux ! D'ailleurs, vous ne pouvez pas encore parler de votre *triste et monotone jeunesse*, puisqu'elle commence seulement, à votre âge. Votre enfance ? Eh bien ! votre lettre me prouve que vous avez été gâté... trop, certainement... Vous voudriez que je vous donne le conseil de quitter vos parents, votre emploi, pour venir à Paris faire de la figuration ? Mon devoir est de vous en dissuader et de vous crier « casse-cou » ! Si vous désirez vraiment devenir acteur, prenez des cours de diction... Adressez-vous à votre mairie qui vous en indiquera un et si vos parents vous en empêchent, faites-leur cette vieille mais toujours excellente réponse : « Ah ! non, ce n'est pas pour faire du théâtre et du cinéma... c'est pour me familiariser avec les classiques et la littérature française... » Et les parents qui liront ces quelques lignes ne m'en voudront pas... N'avons-nous pas eu tous 18 ans ?

PAULETTE P. A. PARIS-20^e. — Nous vous félicitons de votre perspicacité en ce qui concerne les deux artistes et le film qu'ils ont tourné, mais ce n'est pas suffisant... car avouez-le avec nous, ce serait alors par trop facile ! Prochainement, vous saurez ce que nous attendons de nos lecteurs. Nous vous remercions de votre photo qui nous a permis de faire votre connaissance... Nous la gardons pour notre concours, étant donné que vous avez le désir d'y participer. Vous êtes d'ailleurs charmante sur celle-ci... mais pourquoi cette expression un peu « désabusée »... Une expression respirant la jeunesse, la vie, la simplicité est tellement plus charmante pour une jeune fille de votre âge... Que ce ne soit pas une raison pour que vous vous précipitez chez votre photographe !...

JANY M., PARIS-15^e. — Même réponse que celle donnée à « Trop grand espoir ». Vous nous semblez charmante sur vos deux photos : blouses à col montant, jupe courte, chaussures à semelle... de bois, grand sac et... lunettes noires ; ce dernier détail a été sans doute recherché pour donner une impression « star » ? A notre goût, nous préférons regarder deux jolis yeux rieurs et espiègles que votre sourire nous fait deviner et espérer !

G. M. — A 18 ans, trop tard pour faire du cinéma ? Vous avez la jeunesse et avec elle toutes les qualités qu'elle possède : la vitalité, l'enthousiasme, les illusions ! Pour commencer, faites notre concours, puisque c'est votre désir et ensuite... attendez les résultats, car, contrairement à ce que vous pensez, même à 18 ans, vous avez le temps — et même tout le temps — pour vous lancer dans la carrière cinématographique.

C. R., NEUILLY. — Voici les principaux films de l'excellente artiste Annie Ducaux : *Amis comme avant*, *Prison sans barreaux*, *Conflits*, *Un Homme de trop à bord*, *L'Empreinte du Dieu*.

ANDRE RENAUD. — Non, Danielle Darrieux n'attend pas de bébé. — Quant aux deux artistes dont vous nous parlez, nous ne pensons pas qu'ils soient mariés.

CLAUDE SUNLIGHT.

Pierre-Gabriel Thiéry réalise, pour le compte de la Compagnie Générale Cinématographique, un documentaire, premier d'une série intitulée « J'ai retrouvé la France... » et qui a pour titre : « Jeunesse 41 ». — Tourné avec la collaboration de Gaston Bezaud, opérateur, dans un important centre de Jeunesse, il exaltera l'élan des jeunes d'aujourd'hui qui, spontanément aux ordres du Maréchal et fiers des espoirs qu'il met en eux, se sont donné pour tâche sacrée de refaire une France digne de ceux qui ont fait sa grandeur, dans une Europe nouvelle.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné _____, demeurant à _____
Dép. _____, déclare souscrire un abonnement de _____
à "Ciné-Mondial", au prix de _____, à dater du _____
Date : _____ Signature : _____
TARIF DES ABONNEMENTS { Six mois... 100 fr.
France et Colonies : { Un an... 195 fr.
CINÉ-MONDIAL, 55, Champs-Élysées. C. C. P. 147.805. Paris. BAL.26-70

LE COIN DU FIGURANT

SAINT-MAURICE. — Le Prince Charmant. Réal. : J. Boyer. — Régie : Paritaire du spectacle.

BILLANCOURT. — Annette ou La Dame Blonde. — Réal. : J. Dréville. — Régie : Bryau.

PHOTOSONOR. — Patrouille Blanche. — Réal. : C. Chamborant. — Régie : Jallé.

BUTTES-CHAUMONT. — Fièvres. — Réal. : J. Delannoy. — Régie : Genty.

Opéra-Musette. — Réal. : R. Lefèvre, C. Renoir. — Régie : Rivière.

FRANÇOIS-1^{er}. — Papa. — Réal. : R. Péguy. — Régie : Paritaire du spectacle.

EN EXTERIEUR : — Andorra ou Les Hommes d'Aïraïn. — Réal. : E. Courzin.

Catuscalca. — Réal. : Léon Mathot.

Le Moussillon. — Réal. : J. Gourguet.

ON PREPARE : — Vie privée. — Prod. : Régent, 53, Champs-Élysées. — Ne pas se présenter avant le 10 novembre. Peu de figuration. Ce film inaugurera un nouveau cycle de productions qui seront réalisées dans les nouveaux studios du Monde Illustré (ex-Studios Montsouris), 68, rue J.-B.-Clément à Neuilly. Nous repartirons de cette production dans notre prochaine rubrique.

Juliette ou La Clef des Songes. — Disquin, 12 bis, boulevard de la Madeleine. — Régie générale : Schon. — La figuration est prise de ne pas se dévancer, le régisseur possédant une liste aussi complète que possible des figurants parisiens.

Date probable de tournage : 20 octobre.

Essor-Films prépare plusieurs films dont un sera réalisé par Becker, ancien assistant de J. Renoir. Nous donnerons de plus amples détails dans notre prochain numéro.

La Maison des Sept Jeunes Filles. — Régina, 44, Champs-Élysées. — Pas de figuration masculine, figuration féminine représentée par les jeunes filles s'étant présentées à notre concours. Réalisation : 15 octobre.

General-Film prépare deux films dont la réalisation du premier sera confiée à M. Bernard Deschamps. Détails prochainement.

Industrie Cinématographique. — M. Swoboda, dernier assistant de J. Renoir, prépare un film d'anticipations dont le scénario a été écrit par M. Guerlais. La réalisation serait pour début novembre. Inutile de se présenter, cette firme ayant déjà fait un film, les listes sont déjà établies.

Les Petits. — S.P.C., 55, Champs-Élysées. — Réalisateur : Daniel Norman. — Figuration jeune seulement à partir du 15 novembre.

La Nuit Fantastique. — U.T.C., 63, Champs-Élysées. — Réalisateur : M. L. Herbière. — Ne pas se dévancer avant le 25 octobre.

Les Jours Heureux. — Film terminé, actuellement au montage. — Réalisateur : L. Marquand, assisté de R. Hannun, qui fut et sera sans doute encore le collaborateur de H. Dupuy-Mazuel dans certains travaux de scénarii cinématographiques. — Les acteurs en sont : P.-R. Willm, François Perrier, Juliette Faber, Monique Thibault, Bervil, Simone Viennet et Lurieux.

DERNIERE HEURE. — L'utèce-Film, 3, rue Caulaincourt, annonce une prochaine réalisation de Léon Poirier : *Le Grand Espérance*. — Ne pas se dévancer avant la fin du mois. — Régie : Le Brument.



In raison de l'abondance du Courrier, il ne sera plus répondu que contre 2 francs en timbre-poste.

EDITH ET GUY C. — Connaissiez-vous un cours de diction... pas trop cher ? — Gabrielle du Messil a repris ses cours gratuits d'enseignement théâtral à la Schola Ludorum, 61, rue Chardon-Lagache, Paris (16^e).

HELENA LA BOHEMIENNE. — Faites votre demande au metteur en scène Marcel L'Herbier. Adressez-la moi sous double enveloppe timbrée. Je la lui transmettrai. Continuez d'espérer... un jour viendra peut-être où vous ferez partie de ce « bloc » d'artistes, selon votre expression...

MADA. — Il n'y a pas de minimum d'âge pour pouvoir participer au concours des sept jeunes filles. Comme vous êtes étourdie... Vous n'avez pas trouvé nos bureaux ?... Voici donc tous renseignements : Ciné-Mondial, 55, Champs-Élysées, 1^{er} étage. Et maintenant apportez-nous vos deux photos... Nous espérons que cette fois nous aurons le plaisir de faire votre connaissance.

PEITTE EGYPTIENNE. — Même réponse que celle faite à « Hélène la Bohémienne ».

N'OUBLIEZ PAS D'ACHETER LES ONDES

L'hebdomadaire de la radio 3 fr. TOUS LES VENDREDIS 44 pages



TOUS LES
VENDREDIS

Ciné- Mondial

l'hebdomadaire du Cinéma

N° 10. — 10 OCTOBRE 1941.

4^F



FERNAND GRAVEY
le jeune premier
français par excellence.

(Photo Harcourt)